

à fond l'allemand. Par les jardins de sa maison de la Karl-Strasse et par des sentiers délicieux, fermés à la banale invasion des touristes, à travers la fraîcheur des épais ombrages qui me faisaient songer au *gelidis in montibus Hæmi* de Virgile, nous sommes montés jusqu'au château. Je n'entreprendrai pas, on peut le croire, de décrire, après M. Victor Hugo, ce merveilleux entassement de terrasses, de galeries, de tours, de façades dans tous les styles, de salles dans tous les genres et toutes les dimensions, de perrons, de bassins, de pavillons, d'arcs de triomphe, de souterrains, de fossés, de cours, de casemates, d'arsenaux, de musées et de cachots, véritable mosaïque de palais juxtaposés et soudés les uns aux autres dans un prodigieux ensemble, œuvre de tant de siècles et de tant d'artistes dont pas un n'a laissé son nom gravé au coin d'une pierre, sur lequel se sont acharnés, sans pouvoir l'anéantir, les boulets, les obus, les feux des hommes et le feu du ciel, et qui, après avoir logé vingt-trois générations de cette illustre maison palatine issue de Charlemagne par les femmes, ne loge plus aujourd'hui qu'un concierge et un tonneau !

J'ai passé de longues heures à savourer tous les détails de cette ruine admirable, dont bien peu de monuments égalent la beauté ; les cinq tours qui lui restent, surtout la Tour fendue, construction cyclopéenne, ouverte par une large blessure dans la formidable épaisseur de ses murs de granit, et dont un tronçon gigantesque gît dans le fossé, comme le cadavre d'un Titan abattu ; la sévère façade du Nord, sur laquelle les atteintes des bombes et de flamme ont infligé aux statues des empereurs et des princes palatins des mutilations bizarres où le grotesque se marie au terrible ; la riante façade de l'Est, toute fleurie des grâces mythologiques, où le goût de la Renaissance italienne éclate avec une richesse et une pureté ravissantes. Partout des silhouettes majestueuses, des lignes grandioses, des morceaux exquis ou superbes, reliés les uns aux autres par ces harmonies que la nature jette sur les ruines. Partout des gazons, des feuillages, des fleurs, des rideaux de lierre et des tapis de mousse. Chaque embrasure ouvre des perspectives magnifiques ; chaque pas qu'on fait apporte un éblouissement nouveau. Si beau que fût le palais dans sa gloire, sa ruine est certes plus belle encore. Il ne pouvait avoir ni cette majesté imposante, ni ce mystère qui en accroît la grandeur, ni cette unité où viennent s'effacer et se fondre les disparates d'une architecture multiple qui va du quatorzième siècle au dix-huitième. Il semble que l'état actuel du château de Heidelberg soit son état normal, qu'il ne pourrait être autrement, et que celui qui déferait cette ruine serait plus barbare que celui qui l'a faite. La réparation